Document généré le 1 juin 2025 23:54

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Repos Saint-François

David Faust

Numéro 91, automne 2007

Origine

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3038ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Faust, D. (2007). Le Repos Saint-François. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 41–43.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Repos Saint-François
David Faust

Partout, j'ai cherché l'Introuvable.
Jean-Aubert Loranger

Mon père croupit au Repos Saint-François, rue Sherbrooke Est, à Montréal. À ce que j'en sais, il n'aurait engendré qu'une infime descendance : une fille, Carole, issue de Janine Desjardins ; un fils, Richard, né de la même union ; un troisième fils enfin, rejeton mal né, illégitime et de surcroît adultérin, spolié dès sa venue au monde de ce qu'un psychanalyste farfelu en vogue dans les années soixante appelait le Nom du Père, c'est-à-dire condamné à porter comme un bonnet d'âne un matronyme damné, mythologique, goethéen : le nom de Faust.

Si j'évoque ici ces détails, c'est en raison d'un concours de circonstances : en tâchant de mettre un peu d'ordre dans de vieux papiers, je me suis surpris à mettre à jour mon futile babillard en liège, que j'ai décroché du mur de ma chambre à coucher pour le suspendre dans la cuisine, au-dessus du téléphone. Des feuilles volantes et des rognures d'éphémérides où se déchiffraient à grand-peine les traces de devoirs avortés, de promesses non tenues, au mieux l'état de comptes demeurés en souffrance, seuls échappèrent à la corbeille trois aide-mémoire datés de juin 2006.

Des notes prises à la dérobée alors qu'au téléphone je questionnais mon demi-frère aîné, Richard Handfield, afin d'obtenir de lui de nouveaux morceaux du puzzle d'un passé en lambeaux. De vagues informations au sujet de l'homme que fut notre père, que lui seul a connu.

De mon père, donc, je ne sais que ce qu'ont bien voulu — ou pu — m'en raconter ceux dont les pas croisèrent les siens. En cet après-midi de juin où, de nouveau, au téléphone, j'étais en proie au désir — ou besoin — de savoir, mon demi-frère me mit sur quelques pistes fraîches, sans me révéler pour autant l'étendue du chemin à parcourir : lui-même me confia sa pudeur, son embarras à

l'idée de rouvrir des tiroirs pleins de douleurs enfouies, de répondre à l'appel d'un soi-disant demi-frère sortant de nulle part, si ce n'est d'outre-tombe pour, avec une vingtaine d'années de retard, venir bousculer les défunts, troubler la paix des morts.

C'est de Janie Handfield, la fille de mon demi-frère, par conséquent ma petite-nièce, que je tiens ceci : mon père, assoupi dans la chaise berceuse qui faisait grincer le plancher déverni de la vieille maison conjugale, était-ce à Saint-Gabriel-de-Brandon, à Saint-Antoine si tant est qu'eût existé ce village, ou dans quelque autre lieu au nord de la campagne lanaudoise, mon père, un verre de scotch ou de bière à portée de main, faisait repasser sans relâche *Nathalie* de Gilbert Bécaud — au désespoir de son épouse, Janine Desjardins, qui peut-être n'entendait goutte à ces lamentations d'amour, d'octobre et de révolution.

À mon demi-frère Richard, je dois la connaissance de quelques traits, vérité ou légende, du caractère de Robert Handfield. Au téléphone, lors de la conversation rapportée ci-dessus, j'appris que mon père n'avait rien du philistin rural. C'était, paraît-il, un être pourvu d'une fine sensibilité, d'une curiosité aventureuse, d'un goût pour les arts et les lettres. Était-il taciturne, je ne saurais le dire ; l'on m'a dit qu'il prenait plaisir à la conversation *sensée* ; je n'ai guère de mal à l'imaginer en compagnie de Montaigne, partageant son inclination de gentilhomme pour les échanges virils, où *les mots vont là où va la pensée*. Il n'était pas du reste homme à parler pour ne rien dire.

Je sais un engouement tardif pour la graphologie ; un départ impromptu pour le Grand Nord ; des années de pain gagné dans la vente ; je crois même que Janie a déjà fait mention d'un courtier d'assurances. Fumeur circonstanciel, je doute néanmoins qu'il eût pris plaisir à ce rituel symbolique qui faisait les hommes de son temps ; peut-être même abhorrait-il l'âcreté du tabac : sa passion — ou, ce qui est la même chose, son vice — était l'alcool. Sans doute les cuites légendaires qu'on lui attribue ont-elles précipité le diabète qui le rongea sa vie durant, qui l'emporta peut-être, à moins que sa mort ne fût imputable à la maladie dégénérative qui lui bouffa les moelles et le système nerveux. On me raconta en effet, et

ce, dès ma plus tendre enfance, comment il fut contraint à rembourser ses bacchanales, sa paternité buissonnière : le corps se détraqua ; l'estomac commença d'opérer à rebours ; l'alcool le digéra, avec méthode, trop de lenteur peut-être ; chaque organe y passa ; toute pensée fut dissoute.

Mon père est mort bien avant de croupir au Repos Saint-François. Pendant une vingtaine d'années, son cœur continua de battre dans la chambre d'un hôpital, dont il a pu, selon certains ouï-dire, s'échapper à quelques reprises. Quels desseins l'appelaient alors, quels empires à soumettre, quels rois à détrôner hors du bagne où il termina ses jours ? Où croyait-il être, en quel siècle fameux, dans la peau de quel homme illustre ?

Ce dont furent remplies ces journées fugueuses, que cela demeure un mystère. Il y a mon cœur qui pulse, ma présence en ce monde, les phrases jetées ici et dont l'enflure tragique trahit la débâcle du sens, avec le trou que j'ai à la place du père. Qu'à cela ne tienne : octobre est propice aux révolutions ; nul mieux que lui ne convient aux grandes retrouvailles. Je serai Robert Handfield. J'irai à l'aube déboucher un litre de rouge sur le lot de mon enfant mort. Je lui ferai don de ma voix, en guise d'extrême-onction posthume, sur un air de Bécaud.